

Des petits frissons me couraient déjà sur la nuque.

— Vous allez passer la nuit ici ?

— Assurément.

— Et si vos serpents s'échappent ?

— Ils dorment.

— Les yeux ouverts.

— Dame, c'est leur manière. Mais je vous réponds qu'ils ne sont pas toujours aussi terribles qu'on le croit en Europe. Je connais une jeune fille qui, là-bas, a gardé un cobra di capello toute une nuit sous son oreiller ; et, vous le savez, le cobra est le serpent à sonnettes des Indes.

— L'aimable histoire !

— Elle ne s'était aperçue de rien, si ce n'est que des petits mouvements inexplicables secouaient son oreiller. Un jour, en examinant son lit, elle découvrit un bonhomme fort sage et très content, qui leva la tête pour la regarder avec reconnaissance : la plus jolie bête qu'on pût imaginer, j'en ai plusieurs ; et aussi des cerastes et des crotales à votre disposition, monsieur, si vous voulez les voir, ils en valent la peine : ça n'a qu'un poumon, ça nage sans nageoires, ça marche sans pattes et c'est orné de deux cent cinquante paires de côtes.

— Je vous remercie. Des bêtes qui n'ont qu'un poumon et deux cent cinquante paires de côtes, ça ne m'intéresse que de très loin.

— Vous en auriez peur ?

— Je vous crois ; et même je trouve criminel qu'on apporte ces bêtes dans notre pays ; elles peuvent s'échapper.

— Et la science !

— Si elles sont nécessaires à la science, que les savants aillent les étudier sur place, qu'elles ne viennent pas s'offrir aux savants dans notre pays.

Malgré moi, la conversation continua encore quelque temps sur ce sujet, et ce fut ce soir-là que j'appris qu'avant de nous engloûtir tout vivant, les reptiles ont la précautionneuse coutume de nous lécher abondamment ; il paraît que ça passe mieux. J'avais froid quand je levai la séance.

Ma chambre était la dernière au bout d'un corridor. J'y montai aussitôt et, la tête pleine de histoires de la soirée, je me déshabillai lentement, non sans avoir préalablement découvert mon lit, soulevé mes rideaux, ouvert mes armoires. Pendant que je faisais mes ablutions, j'entendis du bruit dans la chambre à côté de la mienne et une voix me cria :

— Bonsoir, monsieur, j'entends que vous n'êtes pas encore couché. Dormez bien, aussi bien que moi, qui ne me suis pas mis dans un lit depuis huit jours.

L'homme aux cobra di capello !

Je fus sur le point de me rhabiller et de demander à changer de chambre. Cependant, le dégoût de me mettre dans un nouveau lit qu'on me préparerait à la hâte, la gêne, l'amour-propre d'avouer mes craintes enfantines, me retinrent. C'était trop bête et trop ridicule ; ces serpents endormis n'allaient pas traverser le mur ou descendre par la cheminée pour venir coucher avec moi. Me faisant violence, j'éteignis la bougie et gagnai mon lit, éloigné de toute la largeur de la pièce de la chambre aux serpents.

Je restai longtemps sans dormir, me tournant cent fois, nerveux, agacé de me sentir encore et malgré moi hanté par l'idée de ce voisinage. Sous la porte de communication des deux chambres dont j'avais assuré le verrou, je voyais filtrer un rayon de lumière et je redoutais le moment où il disparaîtrait. Sa bougie éteinte, mon collectionneur ne pourrait pas surveiller ses pensionnaires et il s'endormirait de ce sommeil de plomb qu'il m'avait annoncé. Elle disparut, la petite lueur, et aussi s'éteignirent les bruits de la maison... Un silence morne, une nuit noire...

Je m'endormis, mais d'un sommeil craintif et léger, d'un sommeil qui attend et qui guette. Combien de temps ai-je dormi ainsi, je ne l'ai jamais su ; une heure, deux heures peut-être. Je fus tiré de cet état par un bruit qui m'arracha à l'instant aux incertitudes du réveil en sursaut. Je savais où j'étais : mes frayeurs, mon voisinage, ma répugnance à me coucher, les histoires qui m'avaient impressionné, tout me revenait en un coup. La tête libre, comme si je n'avais pas dormi, mais le cœur battant, je m'assis sur le lit et j'écoutai.

C'était un bruit extraordinaire : une sorte de

clapotement irrégulier, sourd, mat, qui cessait une seconde, puis reprenait lent ou précipité avec de temps à autre un flouc plus lourd, suivi d'un silence. J'allongeai vivement le bras vers ma table pour prendre des allumettes, je ne les trouvai pas. J'avais laissé sur la cheminée la boîte et la bougie. Je tenais mon cœur à deux mains, il sonnait trop fort ; les yeux écarquillés, je regardais.

Il faisait noir, noir comme dans un puits, et le bruit continuait maintenant un peu plus alanguiné, mais les floucs au contraire étaient plus fréquents et plus lourds. Un cri fou s'étrangla dans ma gorge : les serpents ! Mon sang s'arrêta dans mes veines. Terrifié, je voulais appeler, crier comme dans un rêve, je ne pouvais pas. Inondé de sueur froide, la mâchoire serrée, je retombai sur mon lit, étouffé d'angoisse.

Dans ma cervelle en tempête, qui cependant pensait net et voyait clair comme si elle était à un autre qu'à moi, je m'expliquais tout et je suivais les reptiles dans leurs marches. Ils s'étaient glissés sous la porte de communication, cette porte que j'avais regardée avant de m'endormir et qui laissait passer des jets de lumière larges de deux doigts ; le clapotement et les floucs, c'était le rampelement de l'animal, qui tantôt allait doucement en cherchant sa direction, tantôt se dressait et retombait avec hardiesse, ayant senti ce qui l'attirait ; le son mat de la peau visqueuse sur le carreau, je le reconnaissais, le frôlement lourd d'une chair vivante, je l'entendais. Et tout à l'heure, au milieu de mon lit, des reptiles glacés, monstrueux, s'allongeraient près de mon corps que bientôt ils enlacceraient, pendant que des langues baveuses et gluantes me lécheraient le visage. Littéralement j'étais à l'agonie.

Pourtant, dans le débat de mes pensées un souvenir me vint. Les reptiles, lorsqu'on ne les irrite pas et qu'ils ne sont pas affamés, n'ont qu'un besoin, qu'une idée : la chaleur. L'état de béatitude qu'ils trouvent les engourdit, et ils peuvent rester longtemps inoffensifs. Par un effort désespéré, je pus me redresser et, saisissant ma couverture de laine, je l'enlevai pour la laisser tomber sur le carreau de la chambre. De quelle oreille j'écoutais ! Qu'allaient ils faire ? Entendrai-je ! Les nerfs tendus, je restais haletant.

Il était certain que le bruit s'affaiblissait et devenait plus paresseux et plus rare. Avaient-ils trouvé la couverture ? Enfin, je n'entendis plus rien. Je poussai un soupir d'espoir ; mon corps, que la terreur avait cloué, se détendit un peu, je respirai plus facilement et j'essayai d'appeler, mais je ne reconnaissais pas ma voix, elle était sourde et éteinte. Personne ne bougea ni ne répondit ; alors je tentai de suivre un raisonnement, de m'arrêter à quelque chose. Ce que je compris tout de suite, c'est que jamais avant le jour je n'aurais la force de sortir de mon lit et de poser les pieds par terre. La pensée qu'en marchant je pouvais toucher ou heurter une bête hideuse dont le simple contact m'aurait anéanti ne me laissait aucun courage d'esprit. Me lever et fuir quand le jour viendrait et que je pourrais connaître le danger et l'éviter—oui, aller en aveugle et en brave—non. Je devais rester grelottant, blottit dans un coin de mon lit, sans mouvement, de peur, en allongeant les bras ou les jambes, de rencontrer la peau lisse et ferme dont à chaque minute je pouvais prévoir l'enlacement.

Quelle nuit ! Je calculais tout. La couverture refroidie, n'iraient-ils pas chercher un nid plus tiède ? la peau humaine n'était-elle point un appât irrésistible pour ces avaleurs d'êtres vivants ? Le besoin seul de mordre dans un sang chaud et palpitant ne les tirerait-il pas de cet état de béatitude sur lequel j'avais compté pour me sauver ? Mon oreiller suivit la couverture et, collé au mur, à peu près coulé dans la ruelle, j'attendis.

Ce n'est pas assez de dire que le jour fut long à venir. Enfin je vis, du côté des fenêtres, une blancheur d'aube, mais si pâle, si hideuse, qu'il fallait mon angoisse pour me la faire apercevoir. Cependant, peu à peu elle s'affirma, doucement elle grandit, et je pus distinguer mes fenêtres. Le petit jour qui entrerait me permettait déjà de reconnaître dans ma chambre des ombres, des formes, mais par terre comment fouiller des yeux ce tas de la couverture et de l'oreiller, com-

ment voir près de moi, dans l'ombre des rideaux, si rien n'avait bougé, si j'étais seul ?

Ah ! que je trouvais belle la lumière qui entra franchement en glissant sur le carreau et éclaira jusqu'aux coins les plus mystérieux de la pièce ! Depuis qu'il faisait à peu près clair, je surveillais la couverture ; maintenant je la voyais mieux. Rien d'inquiétant de ce côté. Très mince, elle était tombée affaissée, et aucun soulèvement n'indiquait qu'elle fût habitée. L'oreiller, resté droit contre une chaise, n'avait pas pu devenir un abri. Mon petit tapis était bien plat devant mon lit, et autour de moi pas autre chose que mes draps froissés.

Avais-je eu une hallucination ?

De mon lit, je pris mes pantoufles, un pantalon, et, les ayant enfilés, j'osai me risquer. La couverture, toujours flasque, semblait un modèle de candeur. J'avançais malgré cela avec prudence en me tenant du côté de la porte, mais je n'avais pas hasardé trois pas que je compris tout. Ma cuvette, pleine d'eau et restée par terre, servait de tombeau à une souris. C'était ses efforts pour se sauver qui m'avaient éveillé, c'était son agonie, cette longue et tragique noyade qui m'avait terrifié.

Le soir, j'avais changé de logis.

NOS GRAVURES

LE CONCOURS DE BEAUTÉ

Il est bon nombre de personnes qui accepteraient sans répugnance de faire partie d'un jury chargé de distribuer les prix de beauté ; il en est probablement peu qui sachent exactement en quoi consiste la tâche d'un jury de ce genre. Le concours qui vient d'avoir lieu à Spa (Belgique) a établi des précédents à cet égard.

L'administration du jury du casino de Spa avait mis à sa disposition une somme de 10,000 francs, qui devait être répartie entre les trois femmes déclarées les plus jolies par un jury composé de huit personnes du sexe masculin, et dont la compétence était admise... en pratique.

Pour éviter l'encombrement, les candidates devaient d'abord envoyer leur photographie. On écartait toutes les figures médiocres, ne retenant que les beautés hors pair. Celles-ci, au nombre de vingt-et-une, ont été convoquées à Spa pour le concours proprement dit, l'administration du casino prenant à sa charge tous les frais de voyage et de déplacement.

Les candidates étaient casernées dans l'annexe d'un hôtel, spécialement retenue pour elles, n'en sortant que pour venir en voitures fermées au grand salon du casino, où avaient lieu les examens qui ont duré douze jours.

Sur une estrade se tenait la belle Fatma, mise hors concours, entourée de son orchestre et dans son costume habituel ; au pied de l'estrade était rangé un orchestre de dames viennoises. Les huit membres du jury se promenaient gravement au milieu de cette assemblée de jolies femmes, les examinant alternativement et faisant entrer en ligne de compte, pour les prix à décerner, non seulement la beauté absolue de chacune, mais encore sa grâce, sa tenue, sa toilette, etc.

Le douzième jour, le jury a procédé, en grande pompe, à la distribution des prix. Tout Spa était illuminé ; le bougmestre et les autorités avaient tenu à assister à cette solennité galante. Chacune des lauréates, appelée à son tour, est venue chercher son prix et un diplôme.

La première était une Française, Mlle Marthe Soucaret, âgée de dix-huit ans ; la deuxième, une Flamande, Mlle Delrosa ; la troisième, Mme Stevens, une Viennoise ; le quatrième prix est échu à Mlle Nadiaska, d'origine Suédoise.

Mme Stevens, qu'un reporter est allé voir, a donné sur le concours quelques renseignements assez curieux.

Pour Mme Stevens, à part les titulaires des quatre premiers prix, il n'y avait au concours que des laiderons. Non seulement des laiderons, mais des femmes fort méchantes et n'ayant aucun souci du respect de l'étiquette. Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, lorsqu'on a proclamé devant l'assemblée le nom des élues la façon grossière